

CHAPITRE I

Le temps des plaqueminiers

Paul était un enfant malicieux, vivant heureux dans la cabane de sa grand-mère. C'était une petite baraque en bois refoulée au fond d'une cour somptueuse sur laquelle se dressaient d'autres maisons tellement somptueuses aussi, que la présence de cette misérable boîte de carton à côté de ces bâtiments orgueilleux était quasi indécente. Pourtant, ce ramassis de planches qui ne payait pas de mine était le foyer idéal où tout enfant aurait eu la chance de grandir, cette chère cabane avec sa douce fraîcheur en été et sa tendre chaleur en hiver.

Une des qualités de la baraque était sa position stratégique au fond de la cour. Cette cour contenait en elle tous les ingrédients nécessaires pour devenir l'esquisse du grand monde que Paul allait découvrir, mais beaucoup plus tard. Très vite, il fit de la baraque son château, son lieu de repos, de préparation des expéditions et d'observation, avec son emplacement idéal au bout du monde et ses fenêtres avec vue impeccable au sud et à l'est. Toute cette région immense (environ trente mètres sur quarante) était organisée et classifiée par rapport à la baraque. À l'extrémité est de la cour, il y avait le grand pays allié et protecteur, parfois agaçant par sa débordante protection ; c'était une énorme maison dirigée par le chef suprême, le *capo dei capi*, le frère aîné de Grand-mère mais aussi de toutes les personnes éminentes qui possédaient un toit sur la cour. Chaque maison avait son président, son roi ou dictateur, ses sujets, ses masses opprimées et ses délinquants et marginaux.

Pour se rendre au pays du grand chef, il fallait passer par une espèce de brèche à peu près entretenue, qui donnait sur une jungle impitoyable de roses, pommiers, figuiers, une rangée de vignes et d'autres plantes dont Paul ne connut le nom en aucune langue. La région était quand même traversée par deux grandes routes nationales, les seules voies recouvertes par du granite cimenté beau dur et propre. La première reliait la baraque à la grande maison ; la deuxième reliait la grande maison au monde extérieur. En principe elle la reliait, mais en réalité elle se terminait sur une porte blindée à l'ancienne avec des tas de ferraille et des clés et une cloche qui sonnait l'alerte générale si la porte s'ouvrait, chose qui arrivait rarement. C'était le poste de frontière.

La maison la plus proche de la baraque se trouvait juste à côté, en biais, on la voyait de la fenêtre comme dans un écran télé. C'était le pays agresseur dangereux et provocateur commandé par un méchant dictateur jaloux et arrogant. Le fait qu'il était le deuxième frère de Grand-mère ne rendait que plus odieux son comportement étrangement cruel envers elle. À l'époque Paul ne savait pas ce que c'était un être malheureux, il n'était que la cible idéale de ses batailles, diversions, sabotages, guérillas, etc.

Entre les deux pays il y avait une frontière très fragile constituée par un chemin sinueux sur lequel on avait fait des tentatives de construction d'une allée décente pour empêcher la boue d'inonder les maisons, mais toujours sabotés par une partie ou par l'autre. Devant leur maison il y avait aussi une forêt intéressante de deux ou trois orangers, citronniers et mandariniers. Il y avait même une espèce de ferme, c'est-à-dire quelques grillages pleins de trous et de fils tordus et rouillés. Jadis ce coin avait abrité trois-quatre poules et un coq, tous disparus dans des circonstances obscures. On accusait des voleurs, les hivers trop rudes, même Paul il paraît. Mais cette dernière hypothèse était une infamie du Toundj – c'est comme ça que l'on avait baptisé le dictateur, surnom inspiré d'un film de l'époque, un méchant féodal impie et inique.

À l'autre bout de la cour, tout au fond, se trouvait la dernière maison habitée par une confédération très compliquée constituée essentiellement par les deux derniers frères de Grand-mère. C'était une grande maison, sans doute la plus moderne, dotée d'une cave, d'une baie vitrée, d'un bel escalier en spirale, et la

seule maison à avoir des fenêtres sur le monde extérieur. C'était en général un pays neutre et accueillant, mais avec qui des complications fâcheuses éclataient de temps en temps. Les sujets des conflits étaient différents mais la plupart d'entre eux étaient causés par un arbre, particulièrement attirant, qui se trouvait collé à la baraque, mais qui bizarrement appartenait au plus petit frère de la Famille-sur-Cour.

Il se trouve que cet arbre, un grandiose plaqueminier, de surcroît enlacé par une vigne juteuse de long en large, était devenu le lieu préféré des expéditions de Paul qui passait la plus grande partie de la journée dans ses branches. Sa hauteur prodigieuse, presque égale au deuxième étage de la maison en face, l'aspirait sans arrêt. Paul tentait tous les jours de nouvelles hauteurs, de nouveaux passages sur des branches plus fragiles et plus compliquées et de nouvelles vues sur l'horizon, notamment sur les autres cours avec des maisons étrangères au-delà des murs. En outre, l'arbre cachait des trésors nutritifs dans ses feuillages, des kakis bien mûrs surtout ceux piqués par les abeilles avec des noyaux dedans, sans négliger les grappes de raisin.

En vérité cet arbre était le lieu de pèlerinages, de découvertes pour Paul. Mais bien, la violation de ce territoire suscitait les colères de son propriétaire et compromettait les relations avec le pays d'en face. Mais le vieil homme, le grand-oncle, n'était pas méchant, au contraire, il était le plus cultivé, le plus libéral et moderne des quatre frères, des fois il était même fort sympathique, dans le temps il aurait joué du violon.

La contrariété venait plutôt de sa femme, que des problèmes psychomoteurs obligeaient à rester cloîtrée dans sa chambre. Dans cet état limité, elle s'occupait le temps à monter la garde derrière sa fenêtre aux rideaux sombres, et dès qu'elle constatait une intrusion dans son arbre, elle déclenchait l'alerte.

Maintes fois, différents membres de la famille de Paul, dont son père, lui avaient interdit l'accès à cet arbre, raison de plus pour qu'il y intensifiât ses incursions. Chose non négligeable, l'arbre était aussi sa cachette par excellence. Chaque fois qu'il disparaissait après n'importe quelle bêtise pour fuir les sermons des grandes personnes, celles-ci n'avaient qu'à lever les yeux vers le plaqueminier pour l'apercevoir à travers les branches. Pourtant, Paul restait absurdemment persuadé qu'il était introuvable dans l'arbre. Mais finalement, il avait peut-être raison, il n'était pas introuvable mais intouchable là-haut, parce qu'on imagine mal sa grand-mère ou ses tantes ou n'importe quelle autre grande personne aller grimper pour le chercher. D'ailleurs, ça ne s'est jamais produit. Les seuls êtres qu'il croisait dans les arbres étaient les chats. Il y avait aussi les insectes, insignifiants, alors que les oiseaux inutile d'en parler, complètement inapprochables, dès qu'il montait ils filaient loin. Par contre avec les chats il communiquait, même plus facilement qu'avec les grandes personnes. Pendant qu'avec les humains il fallait absolument parler, et même bien s'exprimer pour communiquer (Parle ! Raconte ! Où ? Change ! Pourquoi ? Comment tu as pu faire ça ?!), avec les chats, la parole était inutile. Par exemple, Jass, ce vieux pirate à l'œil gauche crevé, quand il se baladait nonchalamment sur le mur haut de trois mètres, on voyait tout de suite qu'il voulait dire à Paul : « Va te faire voir, tu ne m'intéresses pas, minable. » Mais eh ! quand ils se trouvaient par hasard gueule à gueule dans un coin du jardin, il prenait ses pattes ou plutôt ses jambes à son cou en hurlant : « Au secours Maman, Tonton, il va m'égorger ! » Et il l'aurait fait et le savait cet enfoiré, non seulement parce qu'il appartenait à Toundj mais parce qu'il était crade, infâme et mouchard. Et Paul devenait fou de rage quand le cabot réussissait à inséminer le ventre de la belle chatte Keti, qui appartenait à sa tante Nela. Par un étrange strabisme, il avait du mal à les distinguer et l'appela jusque tard tante Keti.

Son autre affinité avec les chats, après la fainéantise et la volatilité, était les activités illégales. Ils volaient tout morceau de viande qui traînait sous le nez de n'importe quelle ménagère en l'espace de quelques dizaines de secondes de distraction de sa part. Paul volait des fruits, des agrumes et des tas d'objets inutiles qui se trouvaient à côté des autres maisons et qu'il oubliait après les avoir cachés dans des endroits pas possibles jusqu'à ce qu'il les redécouvre avec joie et les oublie de nouveau.

Il y avait dans ce pays deux autres citoyens de la même position sociale, et plus ou moins de la même taille et âge. C'étaient les deux petits-fils du grand chef, ses cousins. La plupart du temps, ils étaient occupés à des taches pharaoniques, ils nettoyaient leur jardin et lavaient les allées interminablement, à croire que c'était leur pierre de Sisyphe, laver deux allées qui ne pouvaient jamais rester propres. Ils lavaient aussi le linge, la vaisselle, pendant que Paul, la seule tâche qu'on lui avait confiée c'était de ne pas renverser les casseroles de Grand-mère et en général de faire le moins de dégâts possible. Quand ses deux concitoyens avaient fini leurs travaux, on permettait à Paul de traverser la barrière et leurs parents toléraient son séjour dans leur riche territoire, non sans se méfier de son influence *rébellique* auprès de leurs travailleurs. Alors ils se livraient à des guerres sanglantes entre cow-boys et Indiens, entre guérillas et nazis ou entre services secrets et agents impérialistes. La cour était couverte de cadavres, les morts s'entassaient, les balles

sifflaient de partout, il fallait tout le courage et l'astucieux savoir-faire d'un gaillard de 7 ans pour éviter la mort. Et pourtant quand celle-ci finissait par arriver, le moment où on se tuait était des plus agréables. On se laissait tomber sur l'herbe généreuse, on restait immuables pendant quelques instants, détachés de ce monde impitoyable, on contemplait le jardin paisible couvert de fleurs et de rayons lumineux, pendant que les deux autres survivants venaient se recueillir sur le corps de leur camarade tombé pour la cause.

Mais la plus grande énigme que portait le pays était la question des filles. On voyait bien qu'elles étaient différentes tout en ignorant en quoi consistait cette différence. Elles exerçaient une troublante attraction magnétique bien au dessus de n'importe quel kaki, grappe de raisin ou même si on leur avait mis entre les mains une Beretta 9 mm. Évidemment, les seules personnes avec qui Paul pouvait débattre du sujet étaient ses deux cousins qui n'étaient pas plus avancés que lui. Au cours de ces entretiens, chacun apportait ses dernières révélations dont la plupart étaient des fantaisies aberrantes. Il se pourrait que si la Femme était tel qu'ils la construisaient dans leurs imaginations, elle aurait été le portrait modèle d'un extraterrestre sympathique. La notion était tellement floue, excepté leurs grands-mères et mères tout le reste du beau sexe faisait partie des prochaines conquêtes. D'ailleurs, le seul intérêt à devenir grand était les femmes. Parfois il y avait des filles qui venaient de l'extérieur, c'étaient sûrement des cousines...

Mais dans cette cour, dans la baraque même, habitait LA FEMME, la plus belle du monde, la princesse malheureuse qu'il se sentait le devoir de délivrer, sa première tentative de grand amour. C'était sa tante Nela qu'il arrêta justement à cette période de confondre avec son chat. Il alla plus loin en éliminant l'attribut « tante » se permettant le luxe de l'appeler tout court Nela. En sa présence soit il plongeait dans des états de profonde hypnose, soit il entreprenait des actes héroïques destinés à attirer son attention qui terminaient en général par attirer l'attention de tout le monde par l'ampleur des catastrophes et punitions. Même à son absence il sentait les espaces imprégnés par son passage. Surtout quand il se hasardait dans sa chambre il se trouvait entouré d'un tas d'objets périlleux et des arômes parfumés qui lui donnaient des vertiges hallucinatoires. Il passa cette époque à attendre le jour où il la délivrerait du méchant Ogre, obtenant la récompense suprême dont il ignorait tout, mais finissant dans ses bras et tendres baisers, chose qu'à son grand étonnement elle faisait souvent sans besoin d'aucun héroïsme. On peut dire qu'il n'eut pas le complexe d'Œdipe mais de Nela.

Enfin, il y avait la dernière catégorie sociale des habitants de la cour : les fantômes. Ils n'étaient pas très bavards, ils étaient même presque invisibles. Au début Paul les craignait un peu, mais avec le temps il comprit qu'ils avaient autant peur de lui. Leur quartier général se trouvait dans un puits abandonné au milieu de la cour, scellé par un immense couvercle en bois qui à l'époque devait peser des tonnes. Les rencontres entre les deux espèces avaient marqué l'histoire de la cour. Leur récit autour du feu pendant les grosses soirées d'hiver, à voix basse de préférence, faisait passer un frisson général de plaisant effroi, et on se sentait encerclés et surveillés par les ténèbres. Mais Paul se disait que les fantômes aussi de leur part devaient se raconter un tas de choses invraisemblables sur eux les vivants, et il les imaginait tremblants et envahis par la terreur des vivants ! C'était ridicule, il fallait que quelqu'un mette fin à ce malentendu ; Paul eut beau les chercher pendant des nuits interminables pour leur expliquer, ils n'osèrent jamais apparaître et rester tranquilles devant lui. Les seules fois où Paul avait l'impression de les tenir enfin, c'étaient des mouvements imperceptibles d'ombres qu'on ne pouvait attribuer ni aux légers vents du soir ni aux chats. Finalement, Paul fut découragé par leur non-volonté de coopération et par leurs fuites systématiques et décida de ne plus jamais adresser la parole à un fantôme, sauf s'il parla le premier.

Au-dessus de tout cela et au-dessus de tout le reste, il y avait la grand-mère. Un lien incorruptible s'était installé entre elle et Paul depuis la naissance de celui-ci. Elle avait donné naissance seulement à des filles dont la mère de Paul et ses deux sœurs et attendait avec impatience la naissance d'un mâle dans la maison. Quand Paul arriva au monde, elle considéra cette naissance comme l'arrivée du Messie et lui dédia un amour sans limites.

La vie n'avait pas épargné cette petite femme. Elle était née dans les lointaines montagnes à la frontière de la Macédoine, chassée par la barbarie des Serbes égorgeant et éviscérant femmes et enfants, échouée dans ce petit pays misérable. Étant une très belle femme dans sa jeunesse, pendant la Deuxième Guerre mondiale elle avait épousé un gendarme calabrais, pauvre diable à qui on avait promis des vacances au lieu d'une guerre impitoyable. À la fin de la guerre et la défaite de l'Italie, il avait refusé de rentrer chez lui pour vivre dans le pays de sa femme. Pendant la guerre, la maison avait servi de base arrière aux partisans communistes, mais une fois la guerre finie, le nouveau régime fit mine d'oublier cette base arrière et s'en prit systématiquement au soldat italien, en le jetant et en le sortant périodiquement en prison. Pendant ce

temps, Grand-mère se débattait avec la vie, mettait au monde fille après fille, se languissant d'un garçon, et effectuait des travaux des plus dégradants qui lui minaient la santé et le moral. Un jour son mari fut trouvé pendu dans sa cellule. Personne ne crut au suicide, car un homme avec une femme dévouée qui l'attendait tous les soirs dans l'espoir d'une sortie hasardeuse, et surtout avec trois petites bouches à nourrir ne pouvait les abandonner comme ça. La petite femme, seule sans le sou, trouva refuge auprès de ses frères. Ils lui construisirent la baraque au fond de la cour, lui permettant de végéter non sans un sentiment de supériorité. La pauvre femme se débattait entre un travail harassant et humiliant, ses trois petites filles en bas âge, et les remarques hautaines de ses grands frères et les commérages de leurs femmes. Petit à petit sa santé commença à décliner de partout : rhumatismes, tension, cœur fragile : elle était devenue vieille si tôt. Suivirent des cures de thérapie, médicaments, soins qu'elle arrivait à peine à payer et qui l'obligeaient à s'absenter. Sa grande fille, la future mère de Paul, à peine entrée dans l'âge tendre, fut chargée de tenir la maison debout. Son enfance prit fin avant de commencer, elle prenait soin de ses deux sœurs qui ne comprenaient encore rien, comptait le moindre petit sou pour essayer de le mettre de côté, mission impossible. Ses oncles qui avaient gardé la mentalité de l'occupation ottomane ne faisaient rien pour lui soulager un tant soit peu les peines. Ainsi fut-elle privée de rêves, projets et tout ce qui fait la beauté de l'adolescence d'une jeune fille. Malgré tout, elle avait d'excellentes notes en classe, et à la fin du bac on lui proposa une école d'architecture. Ses oncles encore une fois l'empêchèrent, ne supportant une fille seule parmi tant de jeunes hommes. Elle s'inscrit en mathématiques, ce qu'elle enseigna tout au long de sa vie, non sans un sentiment de malentendu.

Il en allait tout autrement pour la famille du père. C'était une famille solide, dirigée par un patriarche éclairé, notable et propriétaire de terrains de grande valeur au bord de la mer. Cet homme, le grand-père de Paul, avait bâti son petit empire pierre par pierre, et dirigeait sa famille avec justesse. Il avait quatre fils et une fille, dont l'aîné était le père de Paul. Le patriarche était un humaniste pragmatique, dans sa famille la religion n'avait que peu de place. Il était fier de sa femme, de ses enfants, et de ce qu'il avait accompli dans la vie. Avec l'arrivée du régime communiste en 1945, cet homme qui détestait la politique comprit de suite qu'il était en danger : il fit en sorte de cacher toutes ses propriétés et de passer pour un employé modeste au service du peuple. Le fait que son frère fut commandant d'un bataillon communiste dans l'armée de libération des partisans lui épargna d'autres tracasseries. Mais le temps d'or était révolu, lui et sa famille durent connaître les privations d'un régime totalitaire. Il réussit à scolariser tous ses enfants jusqu'à un haut degré, ayant conscience de l'importance de l'instruction, qui lui avait permis de se sortir de toutes les situations. Le père de Paul fut envoyé à l'Institut agronomique, où il se débrouilla très bien, et obtint une bourse pour aller étudier à Moscou. Par la suite de sa vie il parlait très peu de cette période qu'il préférait visiblement laisser dans l'ombre.

Cet homme idéaliste et droit tomba amoureux de la jeune femme dès qu'il la vit, mais il lui fallut un parcours de combattant pour obtenir sa main, après un examen approfondi de la part de la famille obscurantiste. Finalement, il fut jugé bon parti, et la jeune femme qui ne connaissait rien de la vie se trouva mariée à cet homme.

De cet amour craintif naquit Paul, l'enfant Jésus. Il fut l'aboutissement triomphal d'une longue attente, surtout du côté de sa grand-mère qui n'avait vu grandir que des filles dans sa maison. Durant ce temps de festivités, les deux parents du père de Paul décédèrent d'un étrange mal, ce qui fut qu'il ne restait plus que la grand-mère des quatre grands-parents.

Le petit fut choyé et gâté autant qu'il était possible, inconsciemment toute la famille lui prévoyait un grand destin. Pendant que son père donnait des cours de génétique et sa mère de mathématiques, il fut confié à la personne qui ne pouvait plus se séparer de cette tête blanche, sa grand-mère. Ainsi fut-il amené à passer son temps dans la cour autour de la baraque, traînant derrière sa grand-mère avec une dévotion réciproque. Une connexion spéciale et très forte s'établit entre les deux. La vieille femme protégeait son petit comme une lionne, ne permettait à personne de lui faire la moindre critique, quelque bêtise ce dernier eut accompli. Le petit, se sentant pousser des ailes, n'arrêtait de commettre des bêtises. Il avait pleine confiance en la protection de sa grand-mère, surtout quand il la voyait s'adresser au Type Là-Haut pour faire ses prières qui concernaient en grande partie le petit.

Paul adorait surtout les promenades en bus, où sa grand-mère l'amenait à faire le tour de la ville sans but, en prenant un bus et allant de terminus à terminus. Il avait le droit de se mettre du côté du chauffeur et rêvait sur son avenir glorieux en tant que chauffeur, mais pas de bus, parce qu'il y avait trop de monde selon son goût, mais de camion poubelle. Puis sa grand-mère lui offrait la glace panna cotta à la vanille qu'il

aimait tant. Parfois elle le traînait à ses visites chez des amies, d'horribles monstres chaleureux pleins de poils au nez et aux oreilles, en adoration devant cette tête blonde, le couvrant plein de sucreries, de jouets et de bave.

Ayant appris à lire et à écrire sur les slogans de propagande et toutes occasions qui se présentaient au cours de la journée, Paul entra à l'école primaire à 5 ans. En classe rapidement il montra deux facettes contraires de son caractère. L'heure de leçon était divisée en deux parties : la première où l'institutrice interrogeait trois ou quatre élèves sur la dernière leçon, et la deuxième pendant laquelle elle enseignait la leçon à venir. Pendant l'interrogation Paul se montrait une véritable plaie pour la classe : assis au dernier rang, il inventait bêtise sur bêtise, jetait des objets dans toutes les directions, injuriait ses camarades, adorait tirer les cheveux des filles, etc. L'institutrice étant une amie de sa mère, ne savait comment s'y prendre avec ce cancre. D'autant plus que pendant la deuxième partie de la leçon, où l'institutrice expliquait la leçon suivante, Paul se taisait complètement, ouvrait grand les yeux et les oreilles, et aucun mot de l'institutrice ne lui échappait car il avait une grande soif d'apprendre et une curiosité sans limites. Au bout d'une demi-heure, il connaissait déjà la leçon suivante, il ne lui fallait qu'une répétition rapide à la maison le soir. Il est à noter qu'il garda cette façon de fonctionner en classe toute sa vie, étant un enfant terrible, turbulent, intenable mais aussi le premier de la classe dans toutes les matières. Sans compter qu'il adorait se bagarrer à la récré, ne perdait aucune occasion de provoquer tout le monde. Il se bagarrait avec des garçons qui avaient deux ou trois ans de plus et gagnait rarement, mais rentrait fier de ses boursouflures et l'œil au beurre noir.

Dans la cour de l'école, Paul fit la découverte du football. Un sport où on pouvait donner des coups de pieds et éventuellement de poings en toute légalité, Paul admira ce jeu. D'abord, il commença par jouer derrière tel un défenseur mais le but adverse l'attirait comme un aimant et il ne ratait jamais une occasion pour monter à l'attaque ; cela s'avéra payant car il marquait souvent de jolis buts. Le prof de sport la plaça en milieu offensif gauche et c'est ainsi qu'il évolua longtemps. Après deux heures de foot, Paul se sentait planer, surtout si son équipe avait gagné et il avait marqué quelques buts, une douce euphorie l'envahissait. Le foot lui apprit aussi respecter quelques règles de base qu'il n'avait pas rencontrées jusque-là dans la vie. Mais il restait un mauvais garnement même sur le terrain, ne supportait pas qu'on lui fasse des passes inexactes, ne tolérait aucune erreur de ses coéquipiers, et rouspétait sans arrêt, en insultant à longueur de temps.

Paul passait peu de temps avec ses parents, à la maison. Il mangeait vite fait, jetait un coup d'œil à la télé et allait s'enfermer dans sa chambre pour écouter la radio, étudier et lire des romans d'histoire. Ses amis s'appelaient Dumas, Dickens, Lermontov, Poe, Hemingway, Jack London. Il s'évadait dans des mondes où l'héroïsme était la norme, des grands espaces, des guerres.

Au jour de ses 8 ans, il demanda à son père un fusil. Le père, qui était un idéaliste et pacifiste convaincu, resta estomaqué par cette demande et lui fit comprendre que jamais il n'y aurait d'arme dans cette maison. Ce fut un malentendu de trop qui provoqua le point de rupture. Dès lors, Paul détesta son père et il commença à le considérer comme un tyran à abattre en travers de son chemin ; il avait encore moins confiance en sa mère qui était une femme trop effacée pour qu'on puisse en tirer quelque chose. Du coup personne n'avait le droit de le toucher, il avait horreur des câlins, repoussait violemment une main caressante qui tentait de lui toucher les cheveux. Il devenait sauvage. Mais dans ce monde qu'il n'appréciait déjà beaucoup restait quand même une personne qui avait tous les droits sur lui, sa grand-mère. Il lui réservait tout l'amour dont il était capable, elle était la seule personne au monde à avoir le droit de le prendre dans ses bras et de le câliner comme un bébé. Parfois il mettait sa tête entre ses genoux, se laissait aller aux histoires à voix douce de Grand-mère et somnolait tranquillement. Le lien entre petit-fils et grand-mère ne faisait que se renforcer. C'était toujours autour de la petite baraque qu'il se sentait encore heureux, et il préférait dormir chez Grand-mère plutôt que chez lui, et il était le seul à avoir le droit de l'appeler « Nonna ». Bref, Paul était en train de devenir un petit sauvage gâté.

À la maison, Paul avait un autre gros problème à gérer. Son père avait un meilleur ami appelé Dalip Kurti. C'était un collègue, un vieil ami d'études qui venait s'incruster trop souvent, sans manières. Il venait rendre visite avec sa femme rencontrée en URSS qui parlait à peine la langue du pays. Ils s'amenaient en début de soirée et restaient cloués au canapé sans la moindre gêne pour le confort de leurs hôtes. Dalip était un étrange mélange d'obscurantisme ottoman et d'illuminisme marxiste-léniniste, grand admirateur de Staline et Mao. Les deux amis parlaient génériquement de travail, puis ils parlaient sur la politique que le père de Paul détestait d'ailleurs mais que Dalip lui imposait aussi bien que sa présence. Il tenait des grands discours contre l'impérialisme et le révisionnisme, sur la grande révolution mondiale que ce minable pays d'à peine deux millions d'habitants allait faire triompher partout et qui allait faire rentrer de gré ou de force le monde entier dans le communisme pur et débarrassé de toute tache de propriété privée. Il reprochait au père de Paul son neutralisme et idéalisme, le traitait presque de petit bourgeois installé dans son confort scientifique. En vérité le père de Paul était un déçu du socialisme, il avait réalisé assez tôt les horreurs de ce système, mais refusait obstinément toute sorte d'engagements et ne savait trop quoi répondre à Dalip. En partant du principe communiste, ce dernier considérait la maison de son hôte comme la sienne et n'avait aucune envie de partir. Ce genre de soirées traînait en débordant minuit, incommodant profondément la petite vie de la famille de Paul. La mère de Paul essayait timidement de leur servir le café pour leur signifier que la soirée devait se terminer, mais Dalip et sa femme adoraient laisser refroidir leur café pendant des heures, demandant même un surplus de sucre. Dans son exaspération, la mère avait fini par leur trouver le surnom approprié : Mr & Mrs Micawber. Mais le plus exaspéré dans l'histoire était Paul. D'habitude il attendait que tout le monde aille se coucher pour regarder les westerns sur la RAI. La présence de Micawber foutait tous ses plans en l'air, et il devenait fou de rage. Il inventait un tas de troubles dans la maison pour faire partir ces envahisseurs ; il éteignait obstinément la télévision, même la lumière du salon, il effectuait des allées et venues entre sa chambre et le salon en exprimant ouvertement son désagrément de cette présence indésirable, mais il n'était pas encore de taille pour lutter contre Micawber. C'est ainsi qu'il connut son premier ennemi mortel qu'il se jura de combattre à vie, lui et ses idées du communisme soviétique, et tous les gens de son sort.

Ainsi allait sa vie entre l'école, les livres, la cabane de Grand-ma' et ses potes. Mais quelque chose d'essentiel manquait encore à cette vie, dont Paul n'avait pas encore conscience.

Un beau jour de printemps, la grand-mère l'envoya chez le vendeur de glaces qu'il aimait beaucoup, pour acheter deux glaces chocolat vanille. C'était un rituel établi entre les deux, en fin d'après-midi quand la chaleur atteignait son comble et qui continuait jusqu'à la fin de l'été. Paul traversa la rue quartier des Cyprès, se présenta avec ses sous et prit les deux glaces. Quand il se mit à retraverser la rue, il tomba nez à nez avec une créature très étrange, ce qu'on appelait une fille, environ 14 ans. Elle fila à côté de lui sans le remarquer, avec une démarche aérienne. Paul fut cloué sur place, ébahi par ce qu'on devait appeler beauté, les glaces au point de lui tomber des mains. La fille était grande et élancée, parée d'une chevelure dorée et un regard bleuâtre. Paul eut l'impression qu'une fée l'avait frôlé et se demanda comment une telle beauté pouvait se promener dans le même quartier que lui. Il fit l'expérience douloureuse de l'impuissance d'un enfant de 10 ans face à ce phénomène inaccessible. Mais le découragement ne faisant pas partie de son caractère il se fit le serment de retrouver un jour, il ne savait où, quand, comment, cette créature.

Mais le tourbillon de la vie emporta Paul dans son cours, et le lendemain l'enfant avait oublié cette rencontre. Petit à petit, il s'enfonçait dans la période sombre et désastreuse de la puberté, sombrant parfois dans la solitude la plus totale, parfois dans l'exubérance chaotique de son âge.

Entre temps Paul fut inscrit à l'équipe de football de son école, et l'entraîneur le plaça arrière gauche, vu qu'il était gaucher et qu'on n'avait personne dans ce poste. Paul qui était de constitution normale souffrit beaucoup face aux attaquants adverses qui faisaient une tête de plus que lui, qui le bousculaient sans ménagement et lui faisaient passer de sales moments, au point que l'enfant se mit à demander s'il était fait pour le foot. Mais l'année suivante, l'entraîneur changea, et le nouvel entraîneur dit à Paul :

— Mon garçon, tu vas monter d'un cran au terrain et tu vas jouer milieu offensif gauche.

Ce fut la libération pour Paul, il était fait pour marquer des buts avec la précision diabolique de son pied gauche et quand il marquait il éprouvait un sentiment incomparable d'explosion des sens, un bonheur sans pareil pour un petit garçon. Le football fournit à Paul la cadre qui lui avait manqué jusqu'alors, le respect des

anciens, des règles, la discipline qui pouvait procurer jusqu'au plaisir de faire partie d'une aventure particulière, et une façon méthodique pour avancer dans la vie. Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'être happé par le vortex obscur de la puberté.

Il traversa l'époque du collège en étant le premier de la classe et au même temps l'élève le plus indiscipliné, le cauchemar des institutrices, l'initiateur de toutes les bagarres à la récré. Ses cheveux blonds et ses yeux verts attiraient les filles, mais il se méprenait envers leurs intentions, il avait plutôt l'impression qu'elles se moquaient de lui quand elles se mettaient à chuchoter sur son passage. Globalement il n'aima pas cette période et cette école, il aurait préféré rester chez lui ou faire le tour de la ville en bus comme jadis avec Grand-ma'. Seul le football lui mettait du baume au cœur, lui permettant d'évacuer le trop-plein d'énergie et d'exprimer sa soif de victoires.

Aussi à ce temps il tomba par hasard sur des livres nombreux en toutes langues qui traînaient partout dans la maison, et se mit à jeter un coup d'œil à Platon, Aristote, Spinoza, etc. Il eut des difficultés de compréhension mais ne tarda pas à trouver la clé pour comprendre un tant soit peu de quoi il s'agissait. Cela allait avoir des conséquences importantes dans la suite de sa vie. Il faut dire qu'il avait une relation compliquée avec Dieu. Au début, à l'instar de Grand-mère, il se mit à prier, parfois pour des babioles, parfois pour des choses vraiment importantes qui lui tenaient à cœur. Mais systématiquement, chaque fois qu'il faisait une prière, le contraire se produisait. Alors il se mit à douter de ce Créateur tout-puissant ; il se demanda d'abord s'il était vraiment écouté. Ensuite il mit en cause la toute-puissance de cet Être Suprême. Puis il douta de sa véritable nature, s'il était vraiment bon ou s'il se moquait narquoisement des malheurs ici-bas. Et puis inévitablement il se demanda s'il existait vraiment et il le laissa tomber définitivement avec mépris. L'enseignement marxiste qu'il allait recevoir allait le renforcer dans cette voie.